

Olivier Flourney

## L'acte de passage

Traduction de Liliane Flourney de l'article Coming to pass, paru dans *Current Issues in Psychoanalytic Practice*. Volume 3, Numéro 1, 1986.

**Pour citer ce document :**

Flourney, O. L'acte de passage.

[http://www.flourney.ch/docs/Olivier\\_FLOURNOY\\_Articles\\_1986b\\_F.pdf](http://www.flourney.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1986b_F.pdf)



# L'acte de passage

*Olivier Flourney*

## 1.

En guise d'introduction et de proposition axiomatique au regard de toute opinion relative à la psychanalyse, j'aimerais mentionner l'inconscient.

Dans le but d'éviter une définition de ce concept – définition inévitablement limitée en raison de son caractère négatif implicite qui implique nécessairement d'autres termes qui seraient à leur tour définis positivement – je dirai simplement que je crois à l'inconscient.

Je crois en lui non parce qu'il échappe à la conscience et nous trompe, non pas non plus parce qu'il appartient à la première topique, même pas parce qu'il témoigne de l'existence d'une sexualité infantile réprimée ou du principe de plaisir. Je crois en lui simplement parce que c'est le mot qui me vient à l'esprit lorsque je suis étonné, surpris, excité, lorsque quelque chose d'inattendu se produit en analyse.

Ces sentiments m'indiquent que quelque chose bouge dans le traitement, que quelque chose de totalement nouveau, quelque chose qui valide l'expérience psychanalytique elle-même, est en train de se produire.

Cela revient à dire que l'inconscient est proche de l'inconscience. Ces moments imprévus peuvent bien sûr être liés à des sentiments brefs et chargés de sens, proches des processus primaires ou, au contraire, à de longues élaborations d'idées successives relatives aux processus secondaires. Mais ceci n'a pas d'importance. Le caractère intemporel de l'inconscient ne peut être saisi qu'au travers de l'instant fugace où la conscience s'éveille.

La découverte de quelque chose qui n'est plus inconscient, ou pour être plus précis, de quelque chose que l'on peut considérer comme ayant été inconscient, celle de quelque chose d'essentiellement fictif qui perd sa qualité aussitôt que nous semblons l'appréhender, cette découverte qui se répète encore et toujours durant l'analyse, a conforté ma confiance dans la méthode et la théorie analytiques.

Mais c'est ce qui explique aussi la vulnérabilité de la psychanalyse.

Personne ne croit en la justice et personne n'aime un pain mal cuit, mais qui mettrait en doute la pratique judiciaire ou le savoir-faire du boulanger ? Par ailleurs, il y a aussi des gens qui n'aiment pas et ne croient pas en la psychanalyse. Ils n'hésiteront pas à la mettre en question. Ils pourraient aisément prouver que l'inconscient est une absurdité dans la mesure où les analystes eux-mêmes n'y croient strictement que par défaut, après-coup pour ainsi dire, n'y ayant recours qu'en tant qu'explication hypothétique, scientifiquement démontrable uniquement par son absence.

Et les psychiatres, ces demi-frères dont les compétences quand il s'agit de calmer la folie sont indéniables, sont ses détracteurs les plus zélés et les plus rusés.

Comme chacun sait, les propositions axiomatiques sont tout à fait justifiées lorsqu'il s'agit de science. Elles sont essentielles ce qui ne veut pas dire qu'elles soient vraies. Prenons un exemple bien connu : quel aurait été le développement de l'astronomie de nos jours si on n'avait pas placé le soleil au centre de l'univers ? D'un autre côté, et depuis que cette décision a été prise – un trait de génie indéniable – les problèmes astrophysiques sont devenus tellement compliqués que les scientifiques commencent à se demander s'il ne serait pas plus facile de faire machine arrière, et de placer le physicien lui-même – avec son ordinateur – au centre de l'univers de façon à ne pas perdre le fil.

Que serait la psychanalyse si l'inconscient n'imposait pas sa loi à l'humanité ? Mais sans l'existence même de l'analyste au travail, la question de l'inconscient en tant que concept significatif pourrait se poser à nouveau, même si elle est défendue par de si nombreux et distingués penseurs.

Ceci me ramène à mes opinions personnelles. Je crois en l'inconscient car à mes yeux il représente un outil indispensable pour la « compréhension intersubjective » de ce qui se passe dans la si particulière expérience analytique. En d'autres termes, comme pour toute croyance, c'est le croyant et non la croyance qui occupe la position centrale.

On peut arguer que l'on se trouve face à un cercle vicieux : l'expérience n'a de sens que si elle est validée au travers de la découverte de l'inconscient, laquelle est elle-même une précondition fictive sans laquelle il n'y aurait pas d'expérience du tout.

C'est en partie vrai. Il n'y a pas de psychanalyse basée exclusivement sur des conditions pratiques – cadre et règle fondamentale – sans conviction théorique solide. Autrement il s'agirait de pure tromperie.

Ce qui ne résout pas la question bien réelle du cercle vicieux. On n'y échappe pas, mais on pourrait arguer provisoirement que sa nocivité n'est pas sans remède.

## 2.

La psychanalyse est-elle une science ?

Il n'est pas inintéressant de se poser cette question même si personne n'est en mesure d'y répondre de façon satisfaisante.

Est-ce une science naturelle ?

Certainement dans la mesure où son fondateur et les scientifiques de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle visaient, sans espoir à vrai dire, à ramener sa complexité à de simples lois chimiques et physiques, lesquelles auraient été relayées à leur tour par des mécanismes – les lois du mouvement – le mouvement étant lui-même inséparable de l'essence de la vie. Un corps humain privé de mouvement est mort, et la psychanalyse implique deux êtres vivants, en d'autres termes deux « corps en mouvement ».

Une science humaine ? Sans doute. Simultanément, un corps compact de savoir centré sur l'homme et sur une de ses plus prestigieuses institutions, la famille. Et aussi une méthode d'investigation concernant un individu placé dans un environnement précis et immuable à savoir, le traitement psychanalytique avec son cadre et ses règles.

Une science de la communication ? Pourquoi pas si l'on s'attache à son aspect de transmission de l'information, avec ses connotations transformatives et performatives, avec ou sans l'aide des mots, information – source de conflit ou vecteur d'espoir ou de découragement – à exprimer en un langage mutuellement compréhensible.

Et même mieux, « une science du sens », une science à la double signification, c'est-à-dire qui tend vers une compréhension commune (sens commun) et simultanément à la compréhension de deux « hommes qui font sens ».

Ceci implique la polysémie, la signification double ou multiple en tant que composante générale du langage des hommes, avec ses contradictions et ses ambiguïtés, et la découverte du bon chemin à emprunter pour devenir un « homme qui fait sens ». Cette dernière exigence introduit le problème de la qualité ou des valeurs ; il ne s'agit plus exclusivement de science mais aussi de philosophie et de religion, ce qui confère à la psychanalyse la gravité de la morale en plus du sérieux de la science.

Dans ce contexte, on pourrait aussi mentionner les sciences économiques modernes, dans la mesure où la valeur est une valeur ajoutée laquelle – ainsi l'espère l'analyste – ne sera plus considérée comme un revenu taxable.

Et bien sûr la psychanalyse est aussi une science-fiction.

Non seulement l'inconscient est-il fictif puisqu'il ne peut être appréhendé que rétroactivement à travers la pensée et les fantasmes, mais aussi le but de la méthode est-il par lui-même une fiction dans la mesure où son aspect fondamentalement scientifique cherche à rassembler un ensemble de connaissances permettant l'anticipation ou la prévision, contredisant par là même la rétroaction de l'inconscient qui cesse d'exister en tant que tel aussitôt qu'il est découvert. En mélangeant présent, passé et futur au travers du transfert au cours de la même séance, la psychanalyse procède exactement de la même façon que la plupart des romans ou films de science-fiction.

Science-fiction, science du fictif, de l'imaginaire, science qui n'est pas occulte mais science de l'occulte, ainsi se présente en vérité la psychanalyse.

### 3.

La métapsychologie est une théorie psychanalytique considérée en général comme une expérience distante de l'expérience pratique. Seules les représentations de la pensée les réunissent. La métapsychologie dans l'ensemble est composée d'une série de chapitres qui ne sont ni nécessairement ni clairement reliés les uns aux autres. Mais il me paraît évident qu'un seul chapitre ne peut être étudié à fond sans prendre en compte la métapsychologie dans son ensemble, de même que toute l'expérience clinique. Et a contrario, il n'y a pas d'expérience compréhensible sans métapsychologie. Elles sont tout simplement inséparables.

Par conséquent, la métapsychologie porte les stigmates de ses origines. En vérité, elle s'applique exclusivement au « psychanalyste-psychanalyste ». Ce que nous devrions tous être. S'exprimer ainsi s'avère nécessaire pour souligner le lien parfois trop lâche, ou trop ténu entre théorie et pratique.

Dans les paragraphes suivants, je me pencherai uniquement sur le chapitre consacré à la théorie des pulsions. Pulsions, instincts, mouvements pulsionnels, autant d'expressions pour un seul concept ce qui prouve combien il est toujours difficile de formaliser ce qui ne peut l'être de l'extérieur.

Depuis Freud, les pulsions instinctuelles sont décrites à partir de quatre angles bien connus. Les rappeler pourrait être intéressant.

Leur source est à chercher dans le corps humain. A leur origine, la psychophysiologie ou le corps psychosomatique. Bref, leur source est à chercher dans le biologique.

Leur pression signifie que l'existence même de l'être humain est inséparable de la notion d'énergie. Et aucune conception de l'analyse ne saurait se passer d'un tel élément énergétique. Les théories les moins concernées par l'instinctuel, celles exclusivement liées par exemple au sens, ne peuvent se passer, pour être

élaborées, de l'apport d'un théoricien soumis à la pression instinctuelle. Sans pression, ces théories seraient des théories mortes.

L'objet est ce sur quoi s'exerce la pression. Comme la source, l'objet est un objet corps-humain, ou un objet émanant du corps. C'est ainsi que nous sommes confrontés à une théorie d'au minimum « deux-corps » (J. Rickman), même si l'une des plus importantes qualités d'un corps qui pense est de fabriquer des fantasmes qui peuvent se passer d'un corps solide ou réel.

Toute la théorie des pulsions n'est intéressée que par un seul objectif : obtenir la fin de la pression au travers de l'objet. Le but est de réussir à y mettre un terme. Il n'y a pas de but sans objet, pas d'objet sans pression, et une fois le but atteint, il ne reste plus ni objet, ni pression. Seule la source poursuit son chemin. Ce qui implique que pour atteindre le véritable but, la fin du déplaisir, la source aussi devrait se tarir. Une source sans pression, cela ne tient pas debout.

Un seul mot peut ainsi exprimer la finalité de la théorie des pulsions, la mort. Ce n'est qu'à travers elle que l'objet et le sujet peuvent obtenir ce que cherchent les pulsions. De ce point de vue, la métapsychologie prend le risque d'aller au-delà de la science qui, quand elle n'est pas exclusivement un savoir et une action théoriques purement aveugles, vise à améliorer la vie et non la mort.

La métapsychologie n'est alors ni une science ni une philosophie mais une mystique ou une religion. Seules ces deux institutions considèrent que le but ultime, le véritable plaisir de l'homo sapiens, le réel et précieux objet-but, est la mort qui libère l'homme de l'esclavage des passions.

La psychanalyse est une religion, une croyance, et de ce fait le psychanalyste a le droit d'être intolérant quand, par exemple, il refuse l'œcuménisme thérapeutique et déclare que l'analyse est une expérience unique, une expérience qui n'a rien à voir avec la psychothérapie, la thérapie familiale, etc., ni même avec ce que l'on appelle la psychothérapie analytique, quoi que l'on puisse entendre par là.

Mais la théorie des pulsions favorise aussi des satisfactions partielles, ou des satisfactions limitées dans le temps. Il s'agit là de satisfactions momentanées, ce qui implique le recours à un objet adéquat. L'objet sera utilisé, manipulé, déformé, en vue de répondre à un but limité, ou à une pulsion contenue. Dans ce sens, le lien entre la source de la pression et l'objet visé peut être de nature exclusivement sadomasochiste dans la mesure où la satisfaction (qu'elle soit de nature sadique ou masochiste) du corps sujet ne peut être satisfaite qu'au prix de la frustration correspondante du corps-objet.

Une autre possibilité théorique implique que l'objet puisse être le sujet lui-même (source ? pression ?). Ceci pourrait aider à obtenir satisfaction sans prendre en compte les caprices, le refus de l'objet ou son asservissement. C'est ainsi que la satisfaction de la pulsion, vœu pieux, devient simple désir de satisfaction du fait qu'elle implique que le sujet sera faussement utilisé comme objet.

La satisfaction narcissique est juste une attrape, une tromperie, un sophisme, un mensonge ; elle implique sa propre négation. Elle correspond à un « état de mort » dans un corps vivant et par conséquent ne peut jamais s'arrêter. Elle est intemporelle et nécessite une intervention, par exemple une interprétation pour séparer l'objet de sa source.

La théorie des pulsions instinctuelles, l'un des principaux chapitres de la métapsychologie, implique que l'analyste, à l'écoute de son patient, ne ressente rien d'autre qu'un mélange de plaisir et de déplaisir, d'une nature sadomasochiste, évitant – nous l'espérons – le narcissisme ou la mort de l'analyse. Ceci, bien sûr, à condition qu'il ne soit ni psychotique ni pervers étant un « analyste analysé ».

#### 4.

Sans expérience clinique, la métapsychologie n'a aucune valeur. Je suis conscient qu'une telle affirmation ne va pas de soi pour tout le monde.

Néanmoins, la connotation morale ou de valeur qui émane de la finalité de la théorie des pulsions, dans la mesure où il s'agit d'une question de croyance, que nous soyons d'accord ou non avec son contenu, que nous le considérons comme acceptable ou véridique, ou a contrario que nous ne le prenions pas en considération, tout ceci n'émane pas de simples considérations relatives à la condition humaine. Par ailleurs, la foi en la métapsychologie ne devrait pas s'appuyer sur une espèce de conversion hystérique, quelque phénomène de sorcellerie.

Si nous croyons en la théorie des pulsions, c'est parce qu'elle s'accorde avec notre expérience clinique, avec la relation interpersonnelle établie entre analyste et analysant. Et c'est le mot transfert qui cristallise ce sentiment. Il est comparable à un pont à deux voies entre la métapsychologie et l'expérience clinique.

En règle générale, on considère que le transfert ne concerne que le seul analysant. C'est un moyen de répéter le passé à travers une fausse connexion. Ou comme un processus de défense contre cette répétition. Il trouve son origine chez l'analysant, pour ainsi dire naturellement ou spontanément, mais il est aussi favorisé par le cadre même de l'analyse, lorsqu'il n'apparaît pas précisément en vue de le modifier. Et finalement, il pourrait parfois être considéré comme une simple intention – consciente ou non – de modifier la relation interpersonnelle sans plus se référer à quelque soi-disant importantes figures du passé (Sandler).

Mon opinion sur le sujet diffère légèrement. Ainsi j'estime qu'il est fondamental que le transfert demeure inconscient. Et comme selon moi ce concept appartient exclusivement à l'analyse, je me demande s'il ressort en quoi que ce soit d'une pensée scientifique objective.

On peut se demander s'il n'est pas tout aussi important de souligner le fait que le transfert est une production requise par l'analyste lui-même (Neyraut).

L'analyste peut suggérer différentes choses. C'est un fait bien connu, rien de nouveau ici. Mais le fait qu'il ait à s'imposer ce concept, de même qu'à l'imposer à son analysant dans le but de réussir, est à mes yeux absolument nécessaire. Et en même temps, je suis conscient que c'est là une démarche plutôt inhabituelle.

Lorsque un aspirant analysant vient voir un analyste pour lui demander de l'aide et lorsque ce dernier lui répond favorablement, c'est en général parce qu'il sent son visiteur malheureux, mal dans sa peau et incapable de faire front à la situation sans aide. Il l'accepte, mais selon ses propres termes, lesquels se rapprochent de la requête initiale du patient : « Vous continuerez à m'en dire toujours plus » est la réponse implicite.

Les conditions habituelles concernant le cadre sont organisées selon des critères qui ne peuvent être modifiés sans mettre en péril l'analyse elle-même. Le patient est étendu sur le divan de façon à ne pas voir l'analyste qui est assis derrière lui et le regarde. Signalons au passage que cet arrangement est une autre confirmation de la cohérence surprenante de tout le système : la théorie analytique toute entière est nécessaire pour justifier ce curieux arrangement, une espèce d'ancre fixe qui permet la circulation des fantasmes, lesquels sont à leur tour la source des élaborations théoriques. L'un de ces fantasmes est prêté par l'analyste à l'analysant : il se transforme en corps étendu désirant l'objet absent de ses pulsions, un objet non mesurable, invisible et néanmoins présent et vivant derrière lui.

Le souvenir d'une circularité à laquelle on ne peut échapper entre théorie et pratique, conforte le point de vue de l'analyste qui invoque la nécessité d'une expérience clinique en vue de comprendre la théorie mais qui, comme je l'ai déjà dit, est incapable de le démontrer et encore moins de convaincre un opposant.

Une fois convenu des modalités du cadre, l'analyste doit informer le patient de la règle fondamentale – une sorte de renversement des rôles – demandant, exigeant à son tour. Cette double exigence, être analysé et accepter de dire tout en retour, tisse un formidable lien intersubjectif entre les deux partenaires. Et on pourrait ajouter que l'analysant étant contraint de payer sa séance, peut se sentir autorisé à dire des choses qu'il n'aurait jamais imaginé pouvoir dire à qui que ce soit, même sous la « contrainte acceptée » de la règle fondamentale.

À peine l'analyse engagée, dès la première minute, l'analyste sera submergé par ses propres doutes à propos de cette procédure. Cette situation totalement nouvelle peut être considérée comme absolument extravagante, et semble avoir été organisée dans le but de troubler et de contrarier l'esprit de l'analyste.

Pourquoi l'analysant a-t-il choisi de parler de ce sujet plutôt que d'un autre ? Pourquoi en parle-t-il de cette façon ? Quel rapport y a-t-il entre ce qu'il dit et sa demande initiale qui semblent être à des lieues l'un de l'autre ? Ou alors pourquoi garde-t-il le silence ? Autant de questions qui n'auraient pas trouvé de réponse si le concept de transfert n'avait pas existé.

Et si l'analyste avait été tellement intéressé par ce qu'il entendait qu'il en aurait oublié de se poser ces questions, quelle serait la signification d'un tel exercice ?

Parlant de cure, de ramonage, ces remarquables pensées de Mlle Anna O. ne sont d'aucune aide, et Freud se rendit compte immédiatement que de tels procédés ne pouvaient être utilisés qu'occasionnellement en vue de soulager quelque symptôme. La personne qui se servira du cadre analytique en s'appuyant sur ces seules idées en guise d'assistance théorique, pourrait être confrontée à des jours très difficiles, et profiter indûment, pour ne pas dire plus, de la confiance de son patient.

Raison pour laquelle le concept de transfert se révélera essentiel et absolument nécessaire. Il implique que l'analysant est en même temps un enfant dans la détresse, un enfant qui espère voir ses désirs satisfaits au travers des objets parentaux qu'il confond avec l'analyste. La conviction de l'analyste concernant la « réalité » du transfert l'aidera à contrôler l'analyse dès le premier jour – dans la mesure où il sait avoir affaire à deux personnes différentes – et lui permettra de découvrir une signification là où apparemment il n'y en a aucune.

Deux remarques s'imposent ici.

D'abord, le patient parle-t-il, pense-t-il, se conduit-il comme s'il était un enfant sans défense, où est-il un enfant sans défense ? Il ne s'agit pas là d'une simple question de sémantique mais tout au contraire d'une option essentielle pour le psychanalyste, objet de discussions passionnées. En ce qui me concerne, je pense avoir affaire à un enfant réel, et je préfère laisser tomber le « comme si ». Ou pour être plus précis, je prends le « comme si » à mon compte : je pense et je travaille comme si j'avais laissé tomber ce « comme si ». J'accepte la présence d'un enfant imaginaire et, en conséquence, la « valeur scientifique » de la psychanalyse glisse imperceptiblement de la dimension sciences naturelles vers celle de la « science occulte ». Une telle prise de position implique en fait que trois entités naturelles soient abandonnées, ou du moins placées dans le désordre. L'être est partagé en deux et simultanément, un corps unique est constitué par l'enfant et le patient. L'espace lui aussi est partagé entre le bureau, l'espace représenté par le divan, et la région lointaine où se trouve l'enfant. De même que le temps, dans la mesure où patient et analyste vivent simultanément dans l'ici et maintenant et dans le passé.

Quel que soit le choix, je considère que la seule interprétation efficace doit prendre en compte le fait que l'analysant qui la motive est cet enfant précis, ce tout petit qu'il cesse d'être dès lors qu'il entend l'interprétation.

Une telle interprétation est fascinante parce qu'elle soulève le problème de la précedence, un point auquel l'esprit humain ne peut apporter de réponse. L'interprétation donne naissance au concept de transfert sans lequel elle n'aurait aucun sens. Une fois de plus, nous voilà confrontés à la circularité et nous ne saurions

nous satisfaire de processus de pensée circulaires. Il est absolument essentiel de s'en dégager. Et comme dans le cas de la théorie des pulsions, la question du moment où le souhait est exaucé se pose. Quand ? Quand la pression pour interpréter ou opérer un transfert prend fin, une fin qui ressemble à la fin de la théorie des pulsions par satisfaction.

Jusque-là, il faut que nous nous contentions de la métaphore du cercle vicieux, vicieux car il tourne sur lui-même, sans espoir de changement sauf pour le pire (psychose, perversion) ou que, comme un cerceau guidé par une baguette, il ne prenne une certaine direction (névrose). Le cerceau qui avance de lui-même ressemble à la satisfaction narcissique, une illusion qui fait long feu, et lorsqu'il est dirigé par une baguette, il nous fait penser à la satisfaction sadomasochiste et temporaire de la pulsion mentionnée plus haut.

En deuxième lieu, je dirai quelques mots à propos de la spécificité du transfert. Dans les milieux littéraires, il arrive qu'on pense que le mot transfert appartient au jargon scientifique et désigne ce qu'on pourrait appeler plus simplement de l'amour. Cette connotation pourrait éventuellement s'appliquer dans un cadre de psychologie générale : tout un chacun aime toujours à sa façon – haine incluse – même quand on prend de l'âge et que les passions oubliées de l'enfance demeurent à jamais l'excitante matrice des passions de l'adulte. Le transfert est radicalement différent de l'amour dans la mesure où il prend naissance dès le début au travers d'une connexion fautive ou artificielle, un trait qui n'est heureusement pas systématiquement caractéristique de l'amour.

Mais à mon avis, le transfert est nécessairement lié à l'expérience analytique et de ce fait concerne également l'analyste. Par conséquent, l'analyste lui aussi est un enfant désarmé qui attend que ses parents lui donnent satisfaction.

De ce fait, la situation analytique devient de plus en plus complexe, confrontés comme nous le sommes à un analyste et un analysant et simultanément à deux enfants sans défense qui tentent de satisfaire leurs désirs au travers de l'objet à disposition.

Entre parenthèses, je suis tout à fait conscient du fait que la frontière entre spécifique et général est arbitraire. Mais il me semble que l'analyste doit faire un choix pour assurer sa propre tranquillité d'esprit psychique. Choix difficile, évaluation parfois angoissante dans la mesure où l'analyste ne trouvera sa réelle tranquillité d'esprit qu'avec la mort... Mais ça c'est autre chose. Pour l'instant, nous sommes confrontés à ces deux enfants et à leurs parents.

On pourrait dire que le transfert concerne les enfants et le contre-transfert les parents. Analyste et analysant sont tous deux à tour de rôle enfants et parents.

\* \* \*

Une analyse avait été organisée avant les vacances d'été. En septembre, l'analysant arrive pour sa première séance. Une fois sur le divan et écouté la règle fondamentale, il consacre toute la séance à parler de chèvres et d'agneaux. Ceci en relation avec des vacances passées dans une ferme. Mais cela importe-t-il ?

Si nous ne disposons pas d'une théorie, nous sommes confrontés à quelque chose qui n'a pas de sens et qui ne sert à rien. L'analyste écoute, se demande ce qu'il fait là assis dans son fauteuil et juge sa situation hautement ridicule. Cependant, grâce à ses connaissances théoriques, il laisse son esprit vagabonder autour de ce qu'il appelle des fantasmes, ces activités de la pensée qui ne s'en tiennent pas au principe de réalité, sont proches des processus primaires même s'ils appartiennent aux seconds. Ces processus primaires dont la caractéristique principale est la recherche de la satisfaction immédiate, tout comme la sexualité infantile... Cette sexualité infantile qui a été réprimée en vue de la protéger d'une réalité déplaisante et qui trouve sa satisfaction dans l'auto-érotisme... Lequel n'a rien à voir avec la masturbation mais représente la véritable satisfaction œdipienne, inceste et meurtre inconscients...

C'est ainsi que l'analyste rêve... une côtelette d'agneau bien goûteuse lui plairait bien, les agneaux sont mignons mais les chèvres sentent mauvais, pauvres boucs émissaires...

La compréhension commence à s'organiser dans l'esprit de l'analyste à travers ces associations rudimentaires. Le discours de l'analysant a quelque chose de sexuel – oral, anal, génital. L'analysant pense probablement qu'il est le bouc émissaire portant ah les péchés de ses parents, et éventuellement les siens. Il vient chercher de l'aide et voilà que l'analyste se trouve en présence d'un enfant impuissant qui se plaint d'être un bouc émissaire et exige satisfaction et réparation.

L'analyste devient à présent un objet susceptible d'aider la source de la pression des pulsions de l'analysant à atteindre son but – l'assouvissement du désir –, et comme il sent qu'il est un objet réel, il espère que ce désir restera au stade du vœu pieux.

En attendant, l'analysant espère que l'analyste sera à même de stopper cette pression déplaisante, mais l'analyste demeure obstinément inatteignable, présent mais absent. Les choses sont néanmoins encore plus compliquées, et chaque fois que l'analyste croit avoir trouvé la bonne interprétation et qu'il se retrouve lui-même comme un enfant impuissant face à l'analysant, celui-ci lui montre immanquablement qu'il ne s'agit là que d'un simple vœu pieux. Et comme chacun sait, cette situation risque de perdurer pendant des années.

Ces transferts, ces fausses connexions, ou ces enfants sans défense et exigeants, d'où proviennent-ils si ce n'est des fantasmes de l'analyste ? De cet esprit qui vagabonde, l'esprit de l'analyste, cet autre enfant sans défense qui se sent perdu dans cette histoire de chèvres, ce bouc émissaire chargé des péchés de

l'analysant, et aussi cet enfant-analyste dont les pulsions visent l'objet-analysant comme s'il était ses parents qui savent ce qui se passe mais refusent de lui répondre.

L'analyste trouve des répits temporaires : je suis, il est, nous sommes des boucs émissaires... Non c'est ce patient qui est un bouc émissaire. Mais le problème n'est pas résolu pour autant. Une fois de plus, ce n'est qu'un vœu pieux.

Bref, il faudra des années pour sortir l'analyse de l'impasse.

Au fil du temps, l'assouvissement du désir sera finalement obtenu avec la fin de la pression des pulsions : par la fin ou la mort des analysants ou de leurs objets ? Pas du tout. Par la fin ou la « mort » de l'analyse même. Sa fin.

\* \* \*

La psychanalyse apparaît sous deux jours totalement différents. C'est une communication occulte, un dialogue télépathique entre deux enfants, chacun d'entre eux croyant avoir affaire à ses parents en vue ou dans l'espoir d'obtenir la réalisation de ses désirs. Et c'est aussi une méthode scientifique qui cherche à déjouer leurs petites manœuvres à travers l'interprétation.

Le psychanalyste a dû organiser le cadre permettant à ces deux enfants d'émerger avec leurs parents, et doit accepter de jouer ce jeu de la rencontre parfois douloureux, parfois même dangereux, s'il veut le modifier lentement jusqu'au jour où... Jusqu'à quand ? Jusqu'au jour où...

À ce stade, il me semble qu'un nouveau concept pourrait être utile qui condenserait tout ce que cette phrase laisse en suspens.

## 5.

Combien de temps cela durera-t-il ? Jusqu'à la fin de l'analyse. Et c'est précisément alors qu'une théorie, une certaine façon de théoriser contre laquelle je m'insurge depuis des années, conduit l'analyste qui s'y conforme dans une impasse inacceptable. La solution pour en sortir est aussi simple qu'insupportable. L'analyste et l'analysant sont confrontés à un choix tragique, inhumain : deuil (séparation) ou acting out (rupture).

D'un point de vue rationnel, ces analystes peuvent toujours se référer à Freud et à son ouvrage « Deuil et mélancolie » et soutenir que le deuil normal d'un objet est préférable à la désespérante mélancolie, et échafauder théorie sur théorie dans le but de se justifier.

Mais dans cette instance qui tue qui ?

Le psychanalyste poursuit deux objectifs quelles que soient ses options théoriques. Il faut qu'il termine l'analyse en cours et qu'il y survive s'il veut continuer

à travailler en tant que psychanalyste. Néanmoins, théoriquement, continuer est le seul choix qui s'offre à lui. Il ne peut échapper à la situation de transfert. Aussi longtemps que durera l'analyse, il sera confronté à des enfants cherchant l'assouvissement de leurs désirs.

La théorie des pulsions – la métapsychologie du transfert – en raison de sa finalité, contraint l'analyste à poursuivre l'analyse. L'analyse est interminable, éternelle ou mieux, atemporelle.

Ou bien, s'il veut terminer l'analyse, l'un de ces enfants doit-il nécessairement mourir ?

À ce stade, entre en scène une théorie particulière : l'analysant devrait pleurer son objet (généralement sa mère ou ses deux parents combinés, ou même lui-même comme enfant). De cette façon la théorie des pulsions ou le transfert, privé de son indispensable objet, perd de son influence et l'analysant peut arrêter l'analyse : plus d'objet, plus de pression, plus d'objectif...

Ces analystes incapables de tuer l'objet de l'analysant dans le but de l'induire à cesser de vivre selon la compulsion de répétition (ceci impliquerait de tuer l'analyse elle-même), ne trouvent rien de mieux que de pousser l'analysant à considérer son objet comme séparé, à y renoncer, à le pleurer comme l'on ferait d'un être aimé. Ce projet m'apparaît comme une véritable identification projective...

En vue de ne pas avoir à supprimer ce qu'il a aidé à émerger (l'enfant-analysant) et de ne pas avoir à le pleurer, cet analyste échafaude une théorie et fait en sorte que l'analysant lui-même pleure son propre objet. Une ruse hypocrite au nom de la théorie. Victoire d'un enfant omnipotent se débarrassant de son rival, et prenant dès lors sérieusement l'accomplissement du désir pour un vœu pieux. Un tel analyste n'a même pas besoin de regretter cette rupture bien organisée, dans la mesure où il considère qu'il s'agit là d'un deuil intérieur concernant exclusivement son patient.

À ce stade, on peut envisager deux épilogues possibles : ou bien l'analysant part dans un acting ; c'est un acting out. Dans ce cas, l'analyse est interrompue ou terminée et c'est l'analysant qui en porte la responsabilité. Ou alors, l'analysant accepte de faire le deuil de son objet, et l'analyse se terminera de façon honorable.

Dans le premier cas, l'analysant interrompt son analyse car il ne voit aucune raison de la poursuivre. L'analyste parle d'un acting out, et l'interprète comme une rupture dont le but est paradoxalement de protéger le lien transférentiel que le patient refuse de pleurer. Mais dans la mesure où cette interprétation n'atteint pas les oreilles du patient, il est impossible de la vérifier. Elle reste une interprétation sauvage. Si par chance, l'analysant reprend l'analyse, l'analyste constatera qu'il a fait une fausse interprétation, pris une simple menace de rupture pour une rupture, et que cette menace pourrait être interprétée comme un appel à l'aide de la part d'un enfant en détresse. Au cas où l'analysant ne reviendrait pas, alors

l'idée d'un acting out pourrait être envisagée, mais uniquement comme une pure construction de l'analyste. Pour ce qui est de l'analysant, son analyse est terminée et rien n'autorise quiconque à imaginer ce qui se passe dans sa tête.

Dans le deuxième cas, l'analyse prend fin conformément aux vues de l'analyste sur le deuil. Mais l'analysant est abandonné à lui-même, avec sa propre rupture intérieure, la détresse de son processus de deuil. Car chaque analyste sait pertinemment que ses « imagos », ses représentations inconscientes, ses objets internes, resteront vivants pour le restant de ses jours. Quant à l'analyste, il n'est pas question pour lui de porter le deuil d'un objet susceptible de revenir à tout moment.

Dans les deux cas, dans la rupture – séparation par acting out ou deuil –, le bouc émissaire c'est le transfert du seul analysant.

« Veuillez pleurer vos prétentions à posséder cet objet et la satisfaction de vos désirs par son intermédiaire » ou, paradoxalement, « réparer ce que vous avez détruit dans le but de le pleurer » et l'analyse peut prendre fin. « Soyez le bouc émissaire de mon impasse théorique et pleurez votre objet ».

Tel semble être le message délivré par l'analyste adepte de ces théories.

## 6.

Sans prétendre échapper aux contradictions existentielles inhérentes à la psychanalyse et à sa pratique, mais dopé par un idéal qui voit l'analyse comme une ouverture au monde, et non comme le deuil d'une vie intérieure strictement réservé à l'analysant, j'ai tenté depuis quelque temps de promouvoir d'autres aspects de cette théorie qui permettent une fin selon cette option (en relation avec le désengagement, working out (voir D. Lagache parmi d'autres) et l'avènement de la sublimation, de la neutralisation, etc. par le truchement d'un concept que j'ai appelé « acte de passage » que je traduis en anglais en « coming to pass » par opposition au toujours redouté « passage à l'acte » ou « acting out ».

L'expression française « acte de passage » reflète parfaitement ma pensée dans la mesure où elle s'oppose phonétiquement à « l'acting out ».

L'acte de passage implique que passer de l'analyse à la phase suivante exige un acte, mais contrairement à l'acting out, celui-ci est acceptable, désirable, bon et non mauvais.

Dans un certain sens, on pourrait dire que l'analyse implique que l'analysant est prié « de réfléchir » et de ne pas agir. A une seule exception près : la fin de l'analyse. Celle-ci exige le seul acte de toute la psychanalyse : l'analysant cesse d'en discuter intérieurement et agit pour terminer, cette action ou acte de passage n'étant comme je le suggère ni une rupture ni un deuil mais plutôt un nouveau commencement, un nouveau départ.

Le véritable « acte de passage » est l'unique happening relatif à la fin effective de l'analyse, caractérisée par la fin du transfert et par conséquent, de la métapsychologie.

Cet « acte de passage » implique certaines positions théoriques et en exclut naturellement d'autres.

Pour commencer, il s'agit d'une façon spécifique de considérer le transfert et la métapsychologie. Tous deux sont des instruments et même des outils nécessaires à la conduite de l'expérience du traitement psychanalytique. Ils n'appartiennent pas à un ensemble de fondements universels ou de données relevant d'une psychologie générale. Ainsi l'accomplissement du désir de la théorie des pulsions, lequel conduit à la fin de la pression, n'implique pas la mort mais uniquement la seule fin de la théorie des pulsions. Pleurer une théorie est une absurdité.

De plus, la fin de la situation analytique implique l'épilogue de la pièce jouée derrière des rideaux clos par deux enfants dont les parents sont absents. Si la pièce est bonne, elle sera applaudie même s'il s'agit d'une tragédie.

L'analyste plante le décor de cette pièce afin de découvrir ce qui fait mal, et le rideau pourrait tomber quand patient et analyste vivront « dans leur chair » les douloureux problèmes soulevés par l'analysant, et auront tenté et réussi à soulager cette douleur.

L'acte de passage met fin au jeu, alors que l'acting out aurait éliminé les acteurs.

L'acte de passage signifie aussi que l'analysant peut oublier toutes les théories. En d'autres termes, il peut oublier l'analyse même. Mais cela ne change en rien les convictions de l'analyste par rapport aux théories, à l'inconscient, comme déjà mentionné, lesquelles tiennent à sa profession, et se fondent à mon avis sur un émerveillement toujours renouvelé face à la valeur et au pouvoir de l'interprétation psychanalytique, lorsqu'il s'agit d'expliquer et de dénouer des situations malheureuses, de désespérantes impasses.

J'ajouterai que l'acte de passage n'est possible que si les deux protagonistes s'entendent, s'ils se comprennent et échappent aux incompréhensions qui caractérisent la rencontre entre les deux enfants perdus. Aussi bien l'analyste que l'analysant comprennent que les désirs incestueux et meurtriers, la castration menaçante, ne doivent pas être agis, qu'ils se produisent simplement « in absentia ».

Si la psychanalyse est une science à la recherche de la vérité (quelle est la science qui n'aspirerait pas à un si noble objectif), l'acte de passage est de toute évidence moins exigeant, mais néanmoins extrêmement ambitieux dans la mesure où la compréhension mutuelle qu'il exige présuppose une compréhension universelle, une condition impossible bien entendu.

Pour en revenir à des objectifs moins herculéens, en d'autres termes à la cure spécifique, le processus de l'acte de passage introduit le transfert comme troi-

sième acteur dans le domaine de l'intersubjectivité : analyste et analysant en sont venus à se comprendre à travers lui. Le transfert, une fois vécu dans le cadre de l'analyse, devient le principal sujet d'intérêt et disparaît.

Pour faire bref, on pourrait dire que l'acte de passage correspond à une sorte d'interprétation parfaite : au lieu de vivre le transfert, interprétons-le et l'analyse est terminée.

Est-ce que l'acte de passage implique deux visions de la fin, une fin analytique et une fin existentielle ? C'est apparemment tout à fait probable. Avant l'acte de passage, c'est la seule analyse qui est en jeu, après lui, comment cela serait-ce possible que ce soit l'analyse puisqu'elle est terminée.

## 7.

Le complexe d'Œdipe est un superbe instrument sur lequel se fonde l'expérience psychanalytique, la métapsychologie et le transfert.

L'acte de passage advient quand analyste et analysant cessent de le vivre et commencent à en parler.

Dès lors, l'analyse devient superflue.

## BIBLIOGRAPHIE

RICKMAN, J. The factor of number in individual and group dynamics. *Journal of Mental Science*, 1950, p. 770.

SANDLER, J. Reflexions on some relations between psychoanalytic concepts and psychoanalytic practice. *Intn. Journ. Psycho-anal.* 1983, 1.

NEYRAUT, M. *Le transfert*. P.U.F. Paris, 1973.

LAGACHE, D. *Oeuvres IV, 1956-1962*. P.U.F. Paris 1982.